

Maurice G. Dantec

Auteur à réaction

Exilé au Canada, l'auteur sulfureux de "la Sirène rouge" ne désarme pas. Son roman "Villa Vortex" est une nouvelle série d'imprécations contre le siècle et ses tiédeurs. Fracassant.

Par Sébastien Lapaque

Universitaire renifleur en quête de « nouveaux réactionnaires », Daniel Lindenberg a découvert un drôle de coucou dans la couveuse gauchiste de la Série Noire. Un cyberpunk philosophe ! Lecteur *destroy* de Joseph de Maistre, Léon Bloy et Pierre Drieu la Rochelle, grand accusateur de la démocratie, ennemi déclaré des « intellectuels de gauche » et de leur « intolérable intolérance », Maurice G. Dantec jure au catalogue d'une collection spécialisée dans le « polar d'intervention sociale » et les fictionnettes antifascistes. Il ose même confesser son admiration pour Jean Madiran, le maître à penser de l'extrême droite catholique. Qui l'eût cru ? Il a découvert son œuvre chez un bouquiniste de Montréal. Les vigilants ne peuvent pas surveiller ce qui se passe des deux côtés de l'Atlantique !

Le cas Dantec méritait une sévère mise en garde. Daniel Lindenberg s'y employa dans *Rappel à l'ordre*, philippique éthique autour de laquelle quelques cerveaux refroidis s'échauffèrent le temps d'une saison. Depuis son exil canadien, Maurice G. Dantec a dû s'amuser en comptabilisant les coups d'épée dans l'eau. Avec Dominique de Roux, il tient les intellectuels français pour « une république d'envieux, de sodomisés mentaux » et ne se prive pas de le faire sentir.

Cet entrepreneur de démolition n'est décidément pas fréquentable. Né à Grenoble le 13 juin 1959 de parents communistes, longtemps musicien dans des groupes rock, gavé de contre-culture et de psychotropes, « Cyber Dantec » s'est bricolé un système que ses détracteurs

déboussolés qualifient de « fascisme par défaut ». Leur problème est qu'il ne manque pas de talent et que ses livres s'arrachent en librairie. Le bougre est même devenu un des chouchous des *Inrockuptibles* ! Deux romans noirs monumentaux (*la Sirène rouge*, *les Racines du mal*), un roman futuro-apocalyptique (*Babylon Babies*) et deux volumes de son journal intime (*le Théâtre des opérations*, *Laboratoire de catastrophe générale*) lui ont suffi pour imposer un univers aux motifs obsessionnels : la décadence de l'Occident, les nouvelles lignes de fracture géopolitique, la barbarie postmoderne, l'avènement d'un nouvel ordre technoscientifico-philosophique.

Villa Vortex ne devrait pas rassurer ceux qu'inquiète le romancier, génial et halluciné. Sur le canevas d'un *whodunit* de 800 pages, Dantec, qui revendique « une certaine expérimentation des gouffres de la mort, et de la folie », a greffé ses obsessions, ses prophéties et ses délires avec une admirable maîtrise. Renouant avec le grand art de *la Sirène rouge*, il a corrigé les défauts qui rendaient parfois difficile la lecture de certains passages des *Racines du mal* et de *Babylon Babies*. Il a une belle manière de nouer la petite et la grande histoire en faisant défiler les événements majeurs de ces deux dernières décennies : chute du mur de Berlin, guerre du Golfe, attaque terroriste des Etats-Unis... Les grandes orgues jouent à fond et on s'y laisse prendre. On sent Dantec apaisé, maître de ses effets, sûr de son propos. Le style est haletant, la dramaturgie grandiose. Comme si l'enquête

menée par l'inspecteur Georges Kernal et ses compagnons pour démasquer un tueur sexuel avait pour enjeu la survie de la civilisation. Demiurge furieux de la famille du Dieu soûlé du troisième *Chant de Maldoror*, Dantec est tout sauf un auteur « de genre ». Son imagination débridée fait craquer toutes les coutures. Dans *Villa Vortex*, le récit est entrecoupé de longs discours dans lesquels les personnages dissertent sur le sort du monde, les guerres présentes et passées, les révolutions de l'économie marchande. Avec Michel Houellebecq, son frère en désolante lucidité, Maurice G. Dantec défend et illustre la tradition du roman à thèse dans une époque qui prétendait s'en défier.

Les provocations ne manquent pas, lancées comme des grenades incendiaires dans la nuit de l'Histoire. Ici, le romancier qualifie un hippie écologiste de « nazi inversé » ; là, il évoque le « protestantisme industriel des fourmis calvinistes ». A propos des meurtriers en série, il observe la misère de l'homme sans Dieu : « Terroriste sans cause, et sans idéologie, le tueur absolu correspondait au stade ultime de l'homme libre, libre de tout. Il n'avait plus ni Dieu, ni Maître, pas même des esclaves. Il avait des objets. Et des fantasmes. » Dieu, le diable, la violence, la fraude, la pitié, la mort, le rêve, le salut, le chagrin : c'est dante(c)sque. ■

Villa Vortex, de Maurice G. Dantec, Gallimard, collection « La Noire », 844 p., 24 €. A lire aussi : *Périphériques, essais et nouvelles réunis par Richard Combailot*, Flammarion.

Maurice G. Dantec : de la littérature considérée comme un art de combat. Du style, du souffle et un sens aigu de la dramaturgie.

ULF ANDERSEN/GAMMA